

aliments qui, au lieu de s'assimiler aux organes, se séparaient du sang à l'intérieur des reins? On sait que, lorsqu'il y a exubérance dans les matériaux de nutrition, l'urine se charge d'acide urique et de phosphates. Ici n'y avait-il pas exubérance relative?

Voici un autre fait dans lequel le trouble des fonctions de l'estomac nous paraît encore avoir été causé par un état d'asthénie de cet organe, et où cette asthénie était aussi sous la dépendance de l'état général de l'individu, et en particulier de l'état de son innervation, sur laquelle la cause de la maladie avait dû d'abord agir.

VII. OBSERVATION.

Symptômes de gastrite chronique; céphalée. Pas d'amélioration par le traitement antiphlogistique et la diète. Nourriture plus substantielle: guérison.

Un jeune homme de vingt ans environ, bien constitué, jouissait d'une bonne santé, lorsqu'il s'adonna avec fureur à la masturbation. Un certain temps après qu'il eut commencé à contracter cette funeste habitude, ses digestions, faciles jusqu'alors, se dérangèrent: il sentait, après avoir mangé, une pesanteur incommode à l'épigastre, en même temps, dépérissement et bientôt apparition d'une céphalalgie frontale qui était très-pénible pour le malade. Ces accidents duraient déjà depuis quelque mois, lorsqu'un médecin fut consulté; effrayé du mauvais état de sa santé, M... ne se livrait plus à la masturbation, et cependant les fonctions de l'estomac ne se rétablissaient pas; la céphalalgie persistait. Il fut regardé comme atteint d'une gastrite chronique; en conséquence, un régime sévère, une diète presque absolue furent prescrits, et plusieurs fois des sangsues furent appliquées à l'épigastre; aucun

succès ne suivit ce traitement; la douleur de tête ne diminuait pas, non plus que l'embarras des digestions. Nous changeâmes alors de médication, le malade prit une nourriture plus substantielle; on lui prescrivit l'usage de jus de viandes et de côtelettes. Très-peu de temps après qu'il eut commencé ce nouveau régime, la céphalalgie disparut, la pesanteur épigastrique cessa de se faire sentir, et M... fut bientôt rendu à une santé parfaite (1).

De ce fait il nous semble qu'on peut conclure que les symptômes gastriques qui suivent si souvent les excès vénériens, et la masturbation en particulier, ne doivent pas être considérés comme dus constamment et nécessairement à une irritation de l'estomac. Le cas que nous venons de citer nous porte au contraire à penser que, loin que l'estomac soit alors irrité, il est réellement affaibli; il cesse de recevoir la part d'influx nerveux qui lui est nécessaire pour l'accomplissement normal de ses fonctions. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces excès vénériens ont pour effet de diminuer l'énergie du système nerveux, d'affaiblir ou de dépraver l'influence de ce système sur les divers organes de la vie animale et nutritive. Pourquoi la force digestive ne s'affaiblirait-elle pas aussi dans ce cas, comme s'affaiblissent les forces musculaires, les facultés intellectuelles et sensoriales? Cela ne veut pas dire qu'en pareille occurrence des inflammations ne puissent naître; nous croyons au contraire que, par cela même qu'il y a modification de l'action normale des centres nerveux, il y a facilité plus grande à ce

(1) On peut lire des faits plus ou moins semblables à celui qui vient d'être cité, dans un bon travail sur la gastralgie nerveuse, publié par le docteur Barras, et, depuis l'époque où j'ai recueilli ce fait, j'ai eu de fréquentes occasions de retrouver ses analogues. (Note de la quatrième édition.)

que ces différents organes deviennent le siège de congestions, d'irritations, de véritables phlegmasies ; mais, d'une part, il ne faut pas croire que tous les accidents qui surviennent alors ne puissent être causés que par elle ; et, d'autre part, il ne faut pas oublier que, lors même qu'elles existent, leur traitement doit être modifié en raison des conditions particulières de l'organisme au milieu desquelles ces phlegmasies se sont déclarées.

Dans l'observation qu'on vient de lire, il est bien clair que ce n'est point au seul éloignement de la cause déterminante de la maladie que fut due la guérison ; car, depuis long-temps déjà, l'habitude de la masturbation avait cessé, et cependant le trouble des fonctions digestives persistait ; nous ne doutons pas que ce trouble n'ait été entretenu par le traitement débilitant auquel on soumit d'abord le malade.

A côté de ces cas dans lesquels le trouble des fonctions de l'estomac semble dépendre d'un état d'asthénie de cet organe, il en est d'autres où celle-ci ne peut plus être aussi bien démontrée, et où toutefois les accidents gastriques ne paraissent encore devoir être rapportés à un trouble de l'innervation de l'estomac. Tel est le cas suivant.

Une jeune dame, pour laquelle nous avons été consulté pendant l'hiver de 1833, avait eu plusieurs fois dans sa vie des accidents assez graves du côté de l'estomac. Lorsque nous la vîmes, elle ne pouvait plus digérer aucun aliment sans ressentir de vives douleurs à l'épigastre. Bientôt elle renonça à toute espèce de nourriture ; l'eau de poulet, le lait coupé ne pouvaient plus être supportés ; des vomissements s'établirent, et la malade était tombée dans un tel état de faiblesse et de maigreur, qu'on pouvait la regarder comme vouée à une mort prochaine. La langue conservait son aspect naturel. Au milieu de cette faiblesse croissante, la malade était tourmentée par le sentiment d'une faim très-vive, mais vainement essayait-on

de la satisfaire. Les aliments très-légers qu'on lui donnait (*bouillon de grenouille ou de poulet, fécules à l'eau ou au lait coupé, fragments d'échaudés*) étaient rejetés par le vomissement ; ou, s'ils étaient gardés, leur digestion était pour la malade la cause d'un état d'angoisse difficile à décrire. M. Récamier, qui fut alors consulté, pensa que des affusions froides pourraient être utiles, et il crut pouvoir faire espérer que, dès qu'on aurait commencé à en faire usage, les digestions se rétabliraient, et que la malade supporterait de bon bouillon de bœuf dans lequel on tremperait du pain. MM. Bourdois, Lerminier, Monnier et moi, nous acceptâmes la proposition de M. Récamier.

La malade étant assise dans une baignoire vide, on versa pendant cinq minutes sur tout son corps de l'eau à 22° R. Elle supporta très-bien cette première affusion : mais, replacée dans son lit, elle se sentit si mal à son aise, qu'elle se refusa à prendre aucune espèce d'aliment. Le lendemain l'affusion fut recommencée, et cette fois l'on força véritablement la malade à prendre, immédiatement après, un assez fort morceau de pain dans du bouillon de bœuf ; il fut bien digéré. Les affusions furent continuées, et après chacune d'elles, on faisait prendre à la malade un repas de plus en plus substantiel ; elle fut très-promptement en état de digérer une côtelette de mouton ; les forces se rétablirent parfaitement, et ainsi disparut une affection qui nous avait paru assez grave pour que nous eussions annoncé à la famille une terminaison prochainement funeste.

La région de l'estomac devient quelquefois le siège de douleurs très-vives, qui, ne s'accompagnant d'aucun autre accident grave, semblent encore appartenir à un simple trouble de l'innervation. C'est ainsi que nous avons eu occasion de voir une jeune fille, éminemment hystérique, qui de temps en temps ressentait tout-à-coup, un peu au-dessous de l'appen-

dice xiphoïde, une douleur déchirante qui, abandonnée à elle-même, durait ordinairement une trentaine d'heures, et qui se calmait beaucoup plus tôt, lorsqu'on faisait prendre à la malade une potion dont les parties actives étaient de l'éther et du laudanum de Rousseau. Cette jeune fille avait d'ailleurs un très-bon estomac, et à peine sa douleur avait-elle disparu, qu'elle se mettait à manger comme de coutume, sans qu'il en résultât pour elle aucun inconvénient.

Nous avons connu une autre femme, âgée d'une cinquantaine d'années, chez laquelle un lumbago, qui la tourmentait habituellement, était de temps en temps remplacé par une douleur vive à l'épigastre; celle-ci durait pendant quelques jours, puis elle disparaissait spontanément, et les reins redevenaient douloureux.

Un homme nous consulta, dans le courant de l'été 1833, MM. Chomel, Marjolin et moi, pour une maladie singulière dont voici les principaux traits :

Cet individu, âgé d'une soixantaine d'années, très-fortement constitué, et ayant toujours mené une vie sobre et régulière, ressentit pour la première fois, il y a une douzaine d'années, une douleur vive, déchirante, à l'épigastre. Cette douleur dura plusieurs heures, et disparut ensuite spontanément; le malade n'avait jamais éprouvé le moindre malaise du côté de l'estomac; à peine la douleur eut-elle cessé, qu'il put digérer aussi parfaitement qu'auparavant. Depuis cette époque, cette même douleur a reparu un grand nombre de fois, à des intervalles plus ou moins éloignés. Pendant un certain temps, elle est revenue d'une manière périodique, affectant régulièrement le type tierce; à une autre époque, elle s'est montrée plusieurs fois de suite tous les huit jours; le plus souvent, elle n'a affecté rien de régulier dans ses retours. Sa durée est très-variable; tantôt il ne s'écoule pas une heure entre le moment de son

apparition et celui de sa terminaison, tantôt elle se prolonge pendant douze à trente heures; une fois elle a persisté plus de cent heures, et ce grand accès a été suivi d'un ictère; c'est la seule fois que quelque trouble ait apparu du côté de l'appareil biliaire. Bien des fois cette douleur est revenue sans aucune cause à laquelle on pût en attribuer le retour; dans d'autres circonstances, des travaux intellectuels ou des éruptions vives ont semblé exercer une influence sur sa réapparition. Assez souvent, au moment où elle cesse, le malade vomit une certaine quantité de mucosités limpides, dont l'expulsion semble le soulager. Nous avons été témoin d'un de ces accès: le malade assis dans son lit, le tronc incliné en avant, exprimait par des cris la douleur atroce qu'il éprouvait; cette douleur avait son siège immédiatement au-dessous de l'appendice xiphoïde; elle ne s'étendait pas dans les hypocondres, et en bas elle ne régnait pas jusqu'à l'ombilic. La pression ne l'augmentait pas sensiblement. La figure était pâle, et les traits avaient subi une altération profonde; la peau, froide, était couverte d'une sueur visqueuse; le pouls, très-petit, ne battait pas cinquante fois par minute. Nous fîmes prendre au malade de l'acétate de morphine sous forme pilulaire. Cet accès ne fut pas très-long. Le lendemain matin, le malade était revenu à son état desanté habituel, qui était excellent; il avait bon appétit, et il put faire ses repas ordinaires. Il était bien évident que, hors le temps des accès, il n'y avait chez le malade aucun organe en souffrance. Existait-il chez ce malade une névralgie, soit des pneumo-gastriques, soit du plexus solaire? Les différents remèdes calmants et anti-spasmodiques paraissaient être les plus convenables, et ce furent ceux que nous conseillâmes au malade. Cependant, quelques mois après, et à la suite d'une crise des plus violentes, le malade expulsa par le fondement un calcul de moyen volume; depuis ce moment il est bien.

Il est un autre symptôme qui, dans certains cas, paraît lié à un simple trouble nerveux de l'estomac; c'est le vomissement. Déjà nous avons cité plus haut l'observation remarquable d'une femme chez laquelle des vomissements abondants et prolongés ne s'expliquèrent par aucun désordre appréciable dans la texture de l'estomac. Nous avons rencontré quelques autres individus chez lesquels le vomissement ne paraissait pas non plus être lié soit à une gastrite, soit à toute autre altération organique de l'estomac. Nous avons vu, par exemple, deux femmes, âgées l'une et l'autre de vingt-sept à trente ans, qui eurent pendant assez long-temps des battements de cœur assez violents pour qu'ils fissent redouter chez elles l'existence actuelle ou future d'un anévrysme du cœur. Cependant ces palpitations disparurent, et il ne resta plus aucun trouble du côté de l'appareil circulatoire. Mais chez toutes deux, assez peu de temps après que tout fut rentré dans l'ordre du côté du cœur, il survint des vomissements qui bientôt se répétèrent, chaque fois qu'elles essayaient de prendre quelques aliments. Ces vomissements persistèrent, chez l'une pendant vingt jours et chez l'autre pendant près de deux mois. Celle-ci, réduite au dernier degré du marasme, semblait destinée à succomber prochainement. Chez toutes deux cependant ces opiniâtres vomissements disparurent; des substances solides, telles que des biscottes et des échaudés, purent être gardées à une époque où le lait et le bouillon de poulet étaient rejetés: il n'y eut presque pas d'intervalle entre l'époque où les vomissements cessèrent, et celle où leur estomac put impunément digérer toutes choses. Aussi leur rétablissement fut-il très-prompt. Pendant toute la durée de leur maladie, la langue était toujours restée naturelle, l'épigastre indolent, et le pouls sans fréquence; le sentiment de la faim avait aussi été toujours conservé. Ce ne sont là certainement ni les symptômes,

ni la marche, ni le mode de terminaison d'une gastrite.

Dans ces deux cas, le sous-nitrate de bismuth nous parut être le médicament qui contribua le plus à la cessation du vomissement. Avant lui, l'opium avait été employé sans aucun succès; nous avons d'abord saupoudré la surface d'un vésicatoire d'acétate de morphine, puis nous l'avions donné à l'intérieur.

Il est des cas de ce genre dans lesquels le vomissement persiste et va sans cesse en augmentant, aussi long-temps qu'on entretient la diète, tandis qu'il disparaît comme par enchantement dès que l'on rend des aliments aux malades.

Indépendamment de tous ces désordres fonctionnels de l'estomac qui reconnaissent tant de causes diverses, et qui fondent autant de maladies de natures diverses, il en est d'autres dont le système nerveux peut devenir le siège, à la suite de l'abstinence rigoureuse et prolongée à laquelle on soumet un certain nombre d'individus atteints de diverses affections d'estomac: on voit alors les malades être pris de vertiges, de tintements d'oreille, d'un trouble de la vue qui, allant en augmentant, finit par se transformer en une cécité complète; il n'est pas rare de voir en même temps les conjonctives s'injecter, phénomène qui a été aussi constaté chez des animaux soumis à l'influence d'une alimentation insuffisante; c'est là un exemple frappant de ces congestions toutes spéciales que l'état d'asthénie développe et entretient. Un peu plus tard, et seulement, en général, après que la vision est déjà perdue, l'intelligence commence à se troubler; les malades perdent d'abord la mémoire, ils se plaignent d'un trouble indéfinissable dans leur intelligence, et peu à peu ils arrivent à un délire complet auquel succède un état comateux au milieu duquel ils succombent. Rien n'est plus grave que le pronostic d'un pareil état; la mort en est la terminaison presque assurée, et,